



« Nous tirons parti des processus naturels »

Ingénieur forestier et codirecteur du Centre de compétences en sylviculture à Lyss (BE), Peter Ammann est convaincu que la production de bois est conciliable avec la protection de la nature.



Magazine Pro Natura : comment se porte la forêt suisse ?

Peter Ammann : pas très bien, et ce à cause du changement climatique, des émissions d'azote et de la mondialisation, qui nous amène de nouvelles espèces de champignons et des maladies.

Que faire pour y remédier ?

En tant que professionnels de la forêt, nous ne pouvons que lutter contre les symptômes. Il faudrait stopper le changement climatique et revenir à une gestion plus raisonnable de la nature et des ressources. Mais notre société n'en prend pas le chemin, chaque économie nationale défendant ses propres intérêts.

Comment voyez-vous l'avenir des forêts du Plateau suisse ?

La part de feuillus va augmenter et celle des résineux diminuer, en particulier les épicéas et les sapins. Certaines essences, peu présentes aujourd'hui, vont prendre de l'importance. Le tilleul ou le charme pourraient supplanter le hêtre. Le nombre d'arbres résistants à la sécheresse comme le chêne, l'érable champêtre ou le bouleau doit augmenter. Comme l'industrie du bois dépend encore fortement des conifères, le douglas pourrait prendre la place des épicéas et des sapins mal en point. L'if, une essence indigène, serait aussi à considérer, bien que moins intéressante pour la production de bois.

Comment l'exploitation forestière va-t-elle s'adapter ?

Elle n'est plus uniquement orientée sur la production de bois, mais vise une forêt

plurifonctionnelle, plus saine, moins exposée aux risques. Une mission dont les sylviculteurs ont conscience depuis quelque temps déjà.

Cela n'a pas toujours été le cas ?

À l'époque, on voulait de l'ordre. Tout ce qui était tordu devait être éliminé. Certaines essences comme le bouleau étaient soupçonnées de nuire aux autres et systématiquement abattues. Aujourd'hui, nous misons sur la diversité et la stabilité. Nous tirons parti des processus naturels et intervenons de façon ciblée sur les arbres qui nécessitent des soins.

La sylviculture peut-elle aller de pair avec la protection de la nature ?

Autrefois, la distinction était claire : certaines forêts étaient uniquement exploitées pour leur bois, d'autres dédiées à la protection de la nature. Je ne soutiens pas ce modèle. Dans le canton d'Argovie, 7 % de nos surfaces boisées sont des réserves forestières. Devons-nous consacrer les 93 % restants à la seule production de bois ? Non, car la sylviculture ne doit pas être mise en opposition avec la protection de la nature, qui constitue une part importante de la gestion forestière, y compris sur le plan financier. Nous aménageons des réserves forestières spéciales ou des biotopes pour reptiles, entretenons les lisières, les zones humides, etc.

La présence de bûcherons dans la forêt est souvent mal perçue...

Je comprends, mais nous travaillons de façon durable, comme l'exige la loi, et des contrôles sont effectués. Par ailleurs, c'est

grâce aux coupes de bois que la lumière peut pénétrer dans la forêt et permettre la croissance des jeunes arbres. Si nous la laissons livrée à elle-même, elle comprendrait 95 % de hêtres et il y ferait extrêmement sombre. Certes, on y trouverait beaucoup de bois mort, ce qui ferait le bonheur des champignons. Mais il n'y aurait pas d'habitat pour les oiseaux qui nichent au sol et les papillons diurnes. Les forêts exploitées sont plus diversifiées.

Pourtant, les lourdes machines compactent les sols.

Avant, les véhicules tassaient effectivement le sol par endroits. Aujourd'hui, nous veillons à le protéger, car un sol compacté reste abîmé une centaine d'années. Nous ne roulons que sur des layons de débardage déterminés à l'avance, travaillons avec des GPS et des cartes. Les machines ont plusieurs roues et une faible pression interne des pneus pour ménager le sol. Dans la mesure du possible, nous évitons de rouler lorsque le terrain est détrempe.

L'exploitation du bois est-elle donc durable ?

Tout à fait. Je la considère même comme une possibilité de lutter contre le changement climatique. En utilisant du bois pour des constructions destinées à durer, nous stockons le CO₂. Le bois de chauffe remplace les combustibles fossiles. Il faut peser avec soin le pour et le contre entre la protection de la nature et celle du climat, d'autant que cette dernière contribue aussi à la défense globale de l'environnement.

BETTINA EPPER est rédactrice du Magazine Pro Natura.